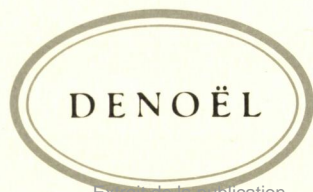


Bernard Mathieu

Cargo

roman



Extrait de la publication

CARGO

DU MÊME AUTEUR

Furoncles, éd. France Adel
Sahara été hiver, Denoël

BERNARD MATHIEU

CARGO

roman

DENOËL

**© by Editions Denoël, 1986
19, rue de l'Université, Paris 7^e
ISBN 2-207-23226-3**

Il flâne sur le quai pendant qu'on charge le cargo. Il l'a vue de loin, immobile au pied de la passerelle du grand paquebot soviétique en partance pour l'Espagne, le Portugal ; elle attend les passagers. Il l'approche. C'est une femme brune à la voix un peu rauque, légèrement cassée, voilée. Son teint est mat, son corps charnu, extrêmement sensuel. Elle est vêtue d'un chemisier blanc, d'un pantalon blanc, la transparence du tissu laisse deviner un de ces sous-vêtements une pièce qui couvrent à la fois la poitrine et les fesses. Elle semble plus déshabillée que si elle était nue.

Les dockers, les pêcheurs à la ligne, les retraités errants, les agents de transit, tous ceux qui hantent les ports l'après-midi, qui fricotent avec la mer, frémissent dans son voisinage. Ils ralentissent le pas à sa hauteur, le temps de déchiffrer sa silhouette, d'apercevoir le plus nettement possible, à travers ses habits clairs, la soie sombre à motifs ton sur ton qui fleurit ses fesses, ses seins. L'image s'imprime dans leur cerveau. Ils passent, voudraient se retourner, voir encore, une fois encore, pour ne pas oublier, garder le souvenir pour plus tard, quand ils auront la paix. Ils n'osent pas, ça les rend

grincheux au fur et à mesure qu'ils s'éloignent. Certains retournent pour se rincer l'œil, après tout, ça n'est pas interdit !

Les hommes se taisent dans ses parages, les conversations reprennent plus loin, quand la suggestion de son corps savoureux s'évanouit, gommée par la distance. Ils ne seront jamais de ses passagers, elle ne les accueillera pas au pied de la passerelle du paquebot sur le point d'appareiller, elle ne leur dira pas : « Bienvenue à bord du *Bacou*. » Jamais. Ils en conçoivent une sourde rancœur, grommellent des plaisanteries sales.

Il la désire, lui aussi, il la caresse des yeux, sans gêne, simplement, lui demande où s'en va l'immense bateau blanc à la cheminée estampillée du rectangle rouge sang du pavillon soviétique. Elle répond de sa voix de gorge.

Il se sent sur le point de lui dire son plaisir à la regarder. Un bus arrive, elle ébauche un mouvement vers lui, elle dit : « Attention, ne vous faites pas écraser. » Beaucoup de sollicitude dans sa voix rauque, chaude, sans doute sait-elle, a-t-elle deviné ce qu'il a voulu, un instant, lui confier ? Il répond : « J'oublie souvent de prendre garde... Les bus, les camions, les voitures... » Il ajoute : « Je devrais être plus prudent. » Elle ne l'écoute plus. C'est fini, pense-t-il, en terminant sa phrase, le moment de me frotter contre elle comme un chat, un animal inoffensif, est passé.

L'autocar se vide de sa cargaison de passagers, ils s'alignent au pied de la passerelle. La masse du grand bâtiment blanc les intimide. Ils grimpent un par un l'échelle de coupée, balourds, inquiets déjà. « Est-ce que j'aurai le mal de mer ? Ça bouge tout le temps ce truc-là, même la nuit ! »

L'embarquement est terminé. Une jeune femme rejoint la fille brune : blazer bordeaux, badge, jupe plissée, che-

misier béton, elle a l'air triste, on la sent loin de sa compagne dont, manifestement, elle désapprouve la tenue dont la chair exubérante l'effraie. Tous ces types qui rôdent, mon Dieu ! Elles partent toutes les deux, marchent sur le quai, tournent le coin d'un bâtiment crème, disparaissent.

Il pense qu'il pourrait sans difficulté la retrouver, plus tard, à son retour. Il la regarderait deux jours, trois, rebondir du port à son agence de voyages, de la gare maritime à son appartement, l'écouterait, au restaurant, parler de sa vie, de son métier, de ses hommes, des hommes...

Il fait demi-tour, regagne l'ombre que projette sur la pierre le gros cargo aux cales béantes sur lequel il va embarquer.

Trois jeunes types sont venus pêcher à la ligne sur le quai, en arrière de la poupe du cargo d'où l'homme les observe, accoudé à la rambarde. Par les portières ouvertes de leur voiture trafiquée la radio hurle que c'est l'été. Ça les énerve les chansons que crachent les haut-parleurs encastrés dans le capiton. Ils se relaient sur la banquette avant pour moduler le volume, allumer des cigarettes au briquet électrique du tableau de bord. La nuit est calme. La berline sombre de la police tourne sur les docks déserts, ses phares clignotent lorsque le défilement des portiques de grues hache leur pinceau. Personne à surprendre, juste trois jeunes types venus pêcher pour tuer le temps, calmer leur sang échauffé de jeunes mâles.

Ils balancent leurs lignes dans l'eau grasseuse. Un gros plomb, des hameçons monté en épi, des vers comme des saucisses, des poissons blanc et grège qui se prennent tout seuls, dévorent l'appât en secouant le scion de la canne pour prévenir qu'ils sont ferrés, qui gigotent à peine quand on les tire de l'eau, pendent, le fer dans l'estomac, raides, déjà morts. Une pêche futile dans la nuit, l'odeur de mazout.

Le château du cargo brille, illuminé jusqu'au sommet. La machine bat doucement. Les bateaux vivants ne sont jamais silencieux, il y a toujours, dans un endroit de la coque, un moteur qui tourne, de l'eau qui dégouline sur la tôle du flanc.

Les jeunes types pêchent leurs poissons stupides, commentent les chansons, changent les appâts, s'essuient les mains à un chiffon, fument nerveusement, regardent la nuit, le quai aux hydrocarbures, de l'autre côté du bassin, bricolent la radio.

Quelques voitures passent le carrefour de l'entre deux mondes : celui du port et celui de la ville. Arrivées sous la lumière violente que déversent les lampadaires, les carrosseries noircissent, brillent, des reflets font éclater leurs formes, les volumes se distordent.

Au Havre, en apparence il ne se passe rien. Une activité infime : l'heure tardive, l'été...

Dans une pizzeria, une fille coiffée d'un chapeau véni-tien, la taille ceinte d'une écharpe rouge, sert une énorme coupe glacée à un couple compassé dans ses légers habits de fête. Une torche magique plantée dans la crème projette des gerbes d'étincelles. La serveuse porte une attention extrême à cette apothéose de restaurant, elle la transporte avec précaution, met longtemps à traverser la salle minuscule. Que chacun voie bien et les étincelles et le couple qui sourit, rosit, quand elle pose le dessert devant eux sur la table. Ils attendent que la torche s'éteigne, une petite cuiller dans la main droite, cérémonieux. Ce feu d'artifice, c'est le leur.

La marée est basse, la pierre nue des quais s'enfonce dans le noir, les barques échouées reposent sur la vase : des œufs livides, vaguement luminescents dans l'obscurité.

Lorsque les goélands traversent le cône de lumière d'une lampe, ils brillent deux secondes : oiseaux le temps de croire qu'on a rêvé.

Il dit : « J'ai été officier, capitaine, commandant. J'ai navigué jusqu'à l'âge de trente-trois ans puis j'ai débarqué, je suis resté à terre, j'y commandais aussi, notez. C'est fini maintenant, terminé depuis huit ans... » Son visage est pourpre : de la braise de charbon dans un foyer de forge. Il sue, pourtant il ne fait pas très chaud. Les gouttes de sueur qui jaillissent de son front, de la racine de son nez, d'entre ses sourcils, proviennent du fond de son être. C'est son âme qui sue, c'est la sueur de son âme qui traverse sa peau et perle en gouttelettes gonflées : une humeur blanche, incroyablement abondante comme si ses pleurs sourdaient de tout son corps, comme si ses yeux étaient trop petits pour déverser tout son tourment. Il s'éponge avec son mouchoir.

« Nous allions à Halifax, Nouvelle-Ecosse, en convoi. C'était la fin de la guerre. Partis de Liverpool par la route nord : Terre-Neuve, les grolers à la dérive, les pêcheries sans personne... Officier à bord d'un cargo neuf lesté de sable ! Je l'ai vu monter sur une vague, monter, grimper, monter... Toute l'étrave dehors, jusqu'au milieu de la coque ! Il est retombé d'un coup ! Flac ! »

Son torse bascule sur la table, raide, pas une vertèbre

n'a joué au-dessus des lombaires. « Un vent !... Tempête, grande tempête ! Un rescue ship en fin de convoi pour les blessés, les malades... à quai, à Halifax, une déchirure large comme la main en travers d'un panneau de cale, d'un bout à l'autre ! Sur plus de dix mètres ! J'ai fait souder de la tôle épaisse par-dessus, réparation de fortune, des paquets de mer terribles sur le pont. Flac ! »

Son torse se penche sur la table, le bras droit levé, main ouverte, doigts tendus pour faire le bateau : une branche qui lui aurait poussé au côté pour rendre le flac des vagues énormes dégringolant sur le navire, la coque chutant dans un creux très profond, la masse de ferraille tombant sur l'océan fou. Son rire est aigu, sec : une rafale de notes, toujours les mêmes, caractéristiques. Il rit comme une pintade criaille, un éléphant barrit... Ses yeux brillent fort, petits, enfoncés dans son visage pourpre.

« Je jouais du piano. Après le bombardement de Reims, celui du camp de jeunesse que je dirigeais, je me suis réfugié chez mon professeur de musique. J'ai vu les cercueils rassemblés dans la cathédrale, alignés. Cent cinquante ! J'ai salué les familles, je me suis recueilli, l'officier allemand m'a dit qu'il devrait me faire arrêter mais qu'il ne le ferait pas... J'avais roulé deux cent cinquante kilomètres dans la nuit, à vélo, en apprenant le bombardement. Plus de boyaux à l'arrivée. »

Les deux autres passagers l'écoutent, abasourdis par ce flot de paroles, cette véhémence embrouillée qui le porte. Ils n'ont rien à répondre, ils reçoivent ses confidences comme on prend une averse en rase campagne. Elle souhaiterait l'interrompre, elle, de ses 100 kilos passés, de son expérience de femme, de voyageuse. Elle ne le peut pas. A chaque fois qu'elle ouvre la bouche, il reprend son monologue haché. Il le fait exprès peut-être, à moins qu'il n'aime pas les femmes ? Bon sang, tout

de même, il pourrait donner à chacun la chance de se présenter ! Elle lui pardonne pour ce premier dîner en mer, parce qu'il est vieux, qu'il boite. Dès demain elle l'obligera à l'écouter, elle qui a tant de choses à dire, à leur apprendre à tous.

A la longue table rectangulaire qui occupe l'essentiel du carré, les officiers sourient, bavardent. On est parti, ça y est, plus de deux mois à passer ensemble, davantage si une avarie frappe le bâtiment, si les escales ne se déroulent pas comme prévu : grève, coup d'Etat, tremblement de terre. Il arrive tant d'événements extraordinaires là-bas, ce n'est pas la vieille Europe, ça bouge tout le temps !

L'homme qui flânait sur le quai regarde la mer par le sabord d'en face. Il fait gris, le soleil est à fleur de nuages, les chalutiers pêchent sur Dogger. Un caseyeur traverse l'écran du hublot carré, disparaît derrière la tôle de la coque, réapparaît dans le sabord d'arrière. Il a l'impression qu'il file, vite, loin, longtemps. Ses couleurs pâlisent puis s'éteignent, gommées par la brume bleue, légère, qui flotte. Si on ne sentait pas battre la machine, on pourrait se croire au cinéma, pense-t-il.

« J'ai commandé en baie d'Along, plus tard, au moment de la guerre d'Indochine. Un archipel, un labyrinthe !... On vous dit qu'il faut suivre le chenal entre cette île-ci et cette île-là..., son assiette et la bouteille de vin rouge, l'Indonésie !... Ma petite fille est morte à l'âge de deux ans, ma femme a fait une grave dépression nerveuse, j'ai débarqué, j'avais trente-trois ans... Le jour de ma retraite on nous a offert une croisière à bord d'un vracquier de la compagnie. Une voiture avec chauffeur nous attendait à quai dans chaque port. Nous en disposions à notre gré, mon épouse et moi. Ce bateau-là, celui de notre croisière, il a naufragé peu après, par mauvais temps, au large de La Corogne. Il remontait vers le nord : Anvers. Son

chargement a viré : un coup à droite, un coup à gauche, trois tonneaux, il s'est enfoncé. Quatre rescapés seulement : ceux qui se trouvaient sur la passerelle, un officier, un matelot, le commandant, sa femme... Non, le commandant a vu son navire sombrer en emportant sa femme. Elles étaient quatre à bord, épouses d'officiers... J'étais champion de tennis, beaucoup de sport, du football, trop de sport. C'est pour ça que ma jambe gauche, aujourd'hui, est fichue. On m'a remplacé la tête de fémur par une prothèse de chrome, on m'a mis une broche, l'os fout le camp, il s'effrite, dans deux ans ce sera l'autre, je le sais, le chirurgien me l'a dit. En attendant, en attendant... »

Les officiers, tour à tour, jettent un coup d'œil à la table des passagers. Qui sont-ils ? Quel bougre de désir bizarre les a saisis, les a réunis ? Des idées de terrien ! Le vieux excepté, bien sûr, le vieux on les a prévenus qu'ils l'auraient à bord, mais les autres ? Pourvu qu'ils ne soient pas malades, qu'ils ne causent pas d'embêtement, continuent de se tenir tranquilles comme maintenant.

Le soleil baisse. Une coque sort de l'horizon, en route vers le nord-ouest : un caboteur, un de ces petits bateaux qui transportent n'importe quoi, même pas un ferry ni un roller, un petit cargo, si on veut..., celui-là veut passer par-devant, une si petite chose ! D'où vient-il ? Du diable si on le sait. On apprend qu'il a appareillé à Santander, il remonte sur Southampton Dieu sait quoi dans ses cales.

Le bateau ne roule ni ne tangue, à le sentir trembler on a l'impression qu'il rabote laborieusement sa route sur la surface accidentée de l'océan. Des vibrations soudaines le secouent, font résonner sa carcasse de tôle : des spasmes, des convulsions sèches, inexplicables. Ça vient de la machine, de l'arbre d'hélice, des masses de fluide remuées par la coque.

On pourrait croire que la mer visible se résume à un espace circulaire et plat. A observer jour après jour le sillage, on apprend qu'il n'en est rien. Il se déforme constamment dans la même direction, il trace une balafre claire tordue en arc de cercle sud-ouest - nord-est. Une force s'exerce qui produit cette courbure.

A suivre le soleil du matin au soir, les étoiles, la lune, du soir au matin, le sillage blanc et terne le jour, sombre et éteint la nuit, on comprend que la mer est bombée. Le cargo ne navigue pas sur un disque bleu marine, il glisse sans cesse sur le sommet d'un dôme liquide. L'hélice pousse à une chute émaillée de dérapages. Le navire est une aiguille d'acier qui se déplace dans un univers rond, il trace sa route parmi des sphères en mouvement. Plus de ligne droite, seulement des trajec-

toires, la sienne comme les autres : courbe, courbée par la pression ambiante, la démesure des forces en présence.

La vie à bord paraît d'une rigidité extrême. Les journées se déroulent selon un rituel fixé, semble-t-il, une fois pour toutes, ankylosé par le grand beau fixe. Les perturbations règnent au sud, au nord, ailleurs. Chaque nuit on retarde les montres d'une heure, pourtant les marins arrivent en retard au petit déjeuner. Ils ont le visage fripé des gens qui ont trop dormi : le temps volé, ils l'ont donné au rêve, malgré eux. Les songes les attirent, les enveloppent, les emportent dès qu'ils s'abandonnent au repos, un vertige ! C'est comme s'ils se mouvaient au bord du vide, comme si l'équilibre était rompu à chacun de leurs endormissements, comme s'ils devaient remonter péniblement jusqu'au bateau à chaque réveil. Chacun retient un peu sa respiration durant son sommeil de peur de tomber définitivement dans l'abîme du dessous.

Leur torpeur ne vient pas de la mer qui les berce, c'est la proximité des planètes en mouvement qui les saoule. Ils sont ivres et ils rêvent. Courbe de la terre, courbure de la mer, courbes dans le ciel : abondance, profusion de courbes, ça les chavire, ça leur fout l'âme à l'envers !

A l'avant on n'entend que le bruit de l'eau écartée par l'étrave : papier froissé, déchiré. Le soleil décline, l'homme penché par-dessus la rambarde regarde le bulbe couleur minium filer sous l'eau claire.

Qu'est-ce qu'on voit d'en bas, s'interroge-t-il, quand on se tient immobile quelques dizaines de mètres sous la surface, en plein bleu ? Qu'est-ce qu'on voit du passage d'un bateau ?... Un fuseau noir qui avance sur une plaque de mercure martelée par la houle et le vent... Le sillage se dissout après que les milliards de bulles ont crevé. Sa trace subsiste longtemps, beaucoup plus tenace que les panaches des avions volant à haute altitude.

L'homme scrute le bleu intense. La lumière oblique creuse l'océan, on voit à travers des mètres d'eau avant de buter contre le mur opaque opposé par la profondeur. Combien de kilomètres au-dessous ? se demande-t-il, jusqu'où descendre si le bateau naufrageait ? Si je sautais à la mer, si je me noyais, combien de temps pour toucher le fond ? Six mille mètres ?... Ça dure des jours, des semaines, avec des tournolements d'une lenteur effrayante ou bien une trajectoire rigide, les tissus plombés de liquide, le corps devenu mou et lourd, lourd... A quoi ça ressemble le fond ?... Une plaine obscure, un silence

absolu, une pression colossale qui étouffe, lamine au point qu'il n'y a ni plantes ni bêtes, seulement un lit de vase qui n'en finit pas... On dit qu'il y a des rifts, des falaises, des montagnes, une géographie engloutie et triste, sous cloche, figée...

L'eau, sur le bulbe, est verte, des filets blancs se forment de part et d'autre de l'étrave, filochent vers l'arrière, des chapelets de bulles défilent, glissent sur l'acier des flancs du navire, crépitent en éclatant, font de la mousse qui ressemble à du savon à barbe. Des moustaches d'écume insignifiantes fleurissent sur les joues du bateau.

« Dans ce coin, c'est tranquille en général, dit la voix, sauf typhon il est rare qu'on ramasse du mauvais temps, mais au nord, en hiver... »

L'homme a sursauté, il se retourne. Un marin l'a rejoint sur le château avant, il ne l'a pas entendu approcher : le vent à ses oreilles, l'engourdissement de la rêverie... Un type des machines, il l'a déjà vu en bas maculé d'huile, écarlate à cause de la chaleur. Il est venu prendre le frais. Sa peau brille après la douche, il a enfilé un tricot propre, il a chaussé ses pieds nus de babouches d'intérieur, ses cheveux courts achèvent de sécher, ses yeux pâles semblent liquides dans son visage rond.

« Des creux de dix mètres, quinze. Couramment. » Il se tait, s'accoude à la batayole, se remémore les tempêtes passées. Sa peau de blond vire au pourpre dans le crépuscule. « Une fois, à bord d'un porte-conteneurs, on a gîté à 45° ! Une lame arrivée par le travers... On sait pas d'où elles viennent, comment elles se forment. Certains disent que les icebergs, quand ils chavirent, quand ils se retournent... Le second qui mangeait sa soupe a valsé dans le carré, côtes enfoncées ! On est restés plusieurs minutes, le bateau couché sur le flanc, le bordage de tribord dans l'eau, ça paraît long. Des paquets de mer s'engouffraient

par un panneau de cale éventré. On se demande si le chargement tiendra, s'il est suffisamment saisi pour rester en place, s'il glisse sur la gîte, c'est la cabriole. Pas mal de bâtiments ont péri comme ça, à cause de la cargaison mal arrimée, qui vire... On guette aussi pour voir s'il en vient pas une seconde aussi forte. Ça arrive jamais, paraît-il, mais on sait pas, beaucoup de naufrages sont restés inexplicables... Il a fini par se remettre d'aplomb, lentement, ça a pris..., je ne me souviens pas, ça m'a paru durer des heures... »

Comment apprécier la hauteur des vagues ? se demande l'homme. On ne connaît pas la profondeur exacte des creux, on se contente d'approximations, on donne des chiffres qui paraissent plausibles, c'est tout... Il faudrait geler l'océan, l'immobiliser tel quel puis envoyer les types avec des chaînes d'arpenteur, des fils lestés. Les équiper de piolets, de crampons à glace. Prévenir : Evitez les déferlantes, les crêtes en surplomb, ça glisse, attention aux chutes.

« Il arrive de ces coups de froid en mer..., reprend le marin. Un hiver, moins trente, moins vingt-neuf, moins trente. On s'était réfugié dans l'embouchure du Saint-Laurent pour s'abriter du blizzard. Un homme de pont s'est gelé deux doigts de la main gauche et un de la main droite malgré ses gants. Des boudins : noirs, enflés. Il les avait pas sentis refroidir, il les avait passés sous l'eau chaude au lieu d'attendre que ça revienne petit à petit, que le sang se remette à circuler... On l'a débarqué à Saint-Pierre-et-Miquelon. Je l'ai jamais revu celui-là, on a dû l'amputer, ses gelures étaient tellement moches... Bonsoir ! »

Il s'en va, paisible. L'homme se penche par-dessus la batayole. Pas de dauphins, pense-t-il, trop tard peut-être. Qu'est-ce qu'ils font les dauphins la nuit, et les globicéphales, les cachalots ?

Bernard Mathieu

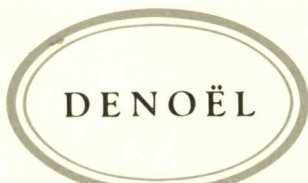
Cargo

“A le sentir trembler on a l'impression qu'il rabote laborieusement sa route sur la surface accidentée de l'Océan.”

Voilà le personnage central de ce roman : un cargo très ordinaire en route vers Valparaiso. Ici décrit comme une réalité organique, il est le lieu clos où vont se côtoyer des solitudes en transit.

Les souvenirs, les expériences singulières, s'échangent au sein d'un rituel quotidien rythmé par les escales, l'errance dans des ports, leur cortège de paumés et de putains. Et puis la traversée s'achève. Le port. Mais était-ce bien le but du voyage ?

“Quitter le bateau, c'est retourner dans le froid, s'occuper à nouveau d'affaires, d'amour, se tourmenter...”



Extrait de la publication



9 782207 232262

3-86 

ISBN 2-207-23226-3

88 FF TTC

I.L.M. - Priester - Paris